

# GUIGNOL ILLUSTRÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A L'IMPRIMERIE

40, place de Lyon, 40

Les manuscrits ne sont pas rendus.

JOURNAL PATRIOTIQUE, PARAISSANT LE SAMEDI

RÉDACTEUR EN CHEF : LÉGION.

BUREAUX DE VENTE

LIBRAIRIE MÉRA

13, rue de Lyon, 13

ABONNEMENTS HORS DE LYON

2 fr. 50 c. pour trois mois.

## PARIS.

### BISMARCK DÉBITANT DE BOISSONS

LA BÊTE.



— De de quoi? V'là t'y pas que te fais le degouté. Espèce de Provincial, allons donc! Je vas ben en boire, moi.

— Oh! bois n'en tant que te voudras. Mais moi, un Lyonnais, me ficher d'emboconnements comme ça dans le corps? Attends!

Oh ! ben, les gones, y peuvent ben s'arranger comme y voudront à Paris, nous ons plus besoin d'eusses à présent. Du depuis que le conseil mulicipable n'a monté ses écoles à lui, nous vons devenir savants comme tout et nous connaissons toutes les rebrériques. Vous n'avez ben vu, l'autre jour, mon calet comme y vous a recité une fable un peu chenuse. Et ben gr'a jusqu'au gone à Gnafron que sait maintenant son catéchisse pire que son pépa, et pis un fameux, allez. Écoutez-voir tant seulement :

## CATÉCHISSE MULICIPABLE.

### PREMIÈRE LEÇON.

D. Qui que n'a manigancé la République et la conserve jusqu'à présent ?  
R. C'est le Grambêta qui l'a manigancée et que la conserve.  
D. Pourquoi le Grambêta y l'a manigancée et la conserve-t-y ?  
R. A seul fin qu'y soye connu, qu'y n'oye un carosse avec de manifessation, et pas ce moyen qu'y se tri-potte une ezistence à la Badinguet.  
D. Què que le Grambêta ?  
R. C'est z'un mami qu'a d'esprit et mèmement qu'esse éternel, infeni, tout-pissant, que voit tout et a tout fait quasiment avè rien.  
D. Pourquoi vous disez qu'y n'a d'esprit ?  
R. Pace que s'y n'en avait pas, c'est pas le Cramiaux ni le Laid-Besoin que l'y en donnerient.  
D. Pourquoi vous disez qu'y n'esse éternel ?  
R. Pace que ses porcamaions n'ont p't-êre ben z'au un commencement, mais y n'ont point de fin.  
D. Pourquoi y n'esse infeni ?  
R. Pace qu'y possède toutes les parfaictures.  
D. Pourquoi vous disez : tout-pissant ?  
R. Pace qu'y fait tout ce qu'y veut, et memement s'y pissait au lit, on ly dirait ains' soit-il.  
D. Disez-moi donc s'y n'a z'été tout-pissant à Lyon.  
R. Vouï, pis qui fit tout ça qui pue.  
D. Què que ça senille qu'y voit tout ?  
R. Ça senille qu'y voit tout... d'un côté, pisqu'y n'y voit rien de l'autre.  
D. C'est-y vrai qu'y n'a tout fait quasiment avè rien ?  
R. Vouï, c'est censément vrai. Vu que avè la bricolle de dize-neuf cent miyons, y n'a trouvé moyen d'ajeter aux pauvres pioupious treize livres de pain, deux mitrayeuses, quate culottes et trois paires de bretelles.  
D. Où est le Grambêta ?  
R. Y n'esse un peu de partout et dans les lieux.  
D. Le Cramiaux, le Laid-Besoin et le Fourd-à-Chaux, que qu'y détrancannent là bas à Bordeaux ?  
R. On peut rien z'y comprendre, c'est z'un mystère.  
D. Comment qu'on l'appelle, ce mystère ?  
R. Le mystère de la sainte éternité.  
D. Le Cramiaux est-y pas un peu hugnasse ?  
R. Non, à l'incontraire, y l'est enqièrement.  
D. Gn'en a-t-y un des troisse qu'oye plus d'aime que les autres ?  
R. Non y sont z'égal en toutes choses.  
D. Mais nom de nom ! c'est y donc les mêmes gones qu'on mangé l'omelette de 48 ?  
R. Vouï, y son finablement les mêmes.

### GNAFRON fils,

Que s'estruit d'induction à l'école mulicipable, fiché là par son père qui désoule plus.

T'approuvé : GUIGNOL.

## BULLETIN DE LA GUERRE.

Les événements militaires se sont produits dans l'Est d'une manière entièrement conforme à nos craintes, et cela avec une précision qui nous surprend nous-même. Il y a trois semaines, au début de l'expédition de Bourbaki, nous signalions le danger d'un corps ennemi pénétrant par le nord-ouest, dans la vallée de la Saône et menaçant les derrières de notre armée de l'Est. Cette éventualité fâcheuse est indiquée en termes explicites à la fin de notre article sur le théâtre de la guerre entre Dijon et Belfort, dans notre 21<sup>e</sup> numéro (4<sup>e</sup> Janvier). Depuis, nous sommes revenus chaque fois sur cette question avec une insistance qui pouvait paraître de la manie, et malgré tout, on n'en a tenu nul compte, et la marche de l'ennemi s'est effectuée absolument comme nous l'avions dit.

Le 7<sup>e</sup> corps, parti de Mézières, et le 2<sup>e</sup> venant de Paris, ont débouché dans la vallée de la Saône. La 4<sup>e</sup> division du 2<sup>e</sup> corps a été arrêtée par les corps combinés de Garibaldi et de Pélissier, mais d'autres détachements qui ont dépassé Sémur, débordent déjà cette position à l'ouest : en même temps d'autres se portaient rapidement dans la direction de Dôle, qui a été occupé par une brigade, et continuaient leur marche à la fois pour couper le chemin de fer de Besançon, ce qu'ils ont effectué à une distance très-rapprochée de cette dernière ville, et

de l'autre ils se dirigeaient sur Poligny, pour y intercepter également la voie ferrée de Lons-le-Saulnier. De cette façon, l'armée de Bourbaki serait entièrement coupée de sa base d'opérations, comme nous l'avions prévu et comme il est facile de l'éviter, si l'on se fut donné la peine de prêter l'oreille à nos modestes avis.

C'est évidemment pour faciliter et cacher en même temps cette audacieuse et importante marche de flanc, que la 4<sup>e</sup> division prussienne a livré trois jours de furieuses attaques contre nos forces établies à Dijon. On ne peut expliquer autrement cette entreprise téméraire d'un détachement de 15,000 hommes livrant bataille à des forces que les ennemis savaient être de 35 à 40,000 combattants. La 4<sup>e</sup> division s'est sacrifiée pour couvrir un mouvement stratégique important ; elle a empêché Garibaldi de s'opposer à la marche des autres divisions, et tandis que le général italien proclamait en termes pompeux sa facile victoire, Mantouffiel opérait le mouvement tournant qu'il avait combiné, et dont nous avions, nous, modeste écrivain, deviné le projet. Ce ne sera certes pas notre faute, si les calculs de l'ennemi atteignent le but qu'il s'est proposé.

Tout n'est pas perdu cependant de ce côté et pourrait encore, en partie du moins, être réparé, si l'on sait opposer aux plans habiles de l'ennemi des combinaisons capables de les déjouer.

À l'ouest, le prince Frédéric-Charles dessine de plus en plus le projet que nous lui supposions de séparer Chanzy de sa ligne de retraite sur la Loire. La marche d'un détachement prussien dans la direction d'Angers semble s'y rattacher, et le général Benthim, qui se dirige vers Lisieux, serait peut-être appelé à concourir à un ensemble d'opérations qui cerneraient complètement notre armée de la Loire, rejetée sur la Bretagne ou sur la Normandie.

L'armée du Nord a subi un échec non moins sensible encore à la bataille de Saint-Quentin. Le général Faidherbe ayant témérairement tenté une marche audacieuse dans la direction du Sud, a été pris de flanc par le général Goben, rejeté hors de sa ligne d'opérations et a dû renfermer les débris de son armée dans les places fortes.

Ces nouvelles sont graves ; mais l'attitude de la population parisienne devant le bombardement est plus fâcheuse encore. Complètement égarée par le jugement de ces écrivains qui se croient stratégestes, parce qu'ils savent lire, et qu'ils ont en poche un traité de tactique de Dufour ou de Jomini, l'opinion publique a forcé le général Trochu à une sortie en masse qu'il condamnait et qui, en effet, ne pouvait aboutir qu'à une effroyable effusion de sang. Paris, qui dans son ignorance, ne s'attendait pas à un tel résultat, a été atterré, et le bruit court d'une prochaine capitulation. Le peuple parisien n'était pas celui qu'il fallait pour supporter cette lourde tâche. Il sait bien remplir le rôle de tyran et de dominateur vis-à-vis de la France, mais il est incapable d'accepter les sacrifices dont tant d'autres villes lui ont donné l'exemple. De même que pendant la paix, la province apporte à Paris toutes ses ressources intellectuelles et matérielles, de même, pendant la guerre, elle aura dû suffire presque seule et défendre au prix de son sang et la capitale et le sol de la patrie.

Quoiqu'il arrive, nous pensons que tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique, le sort de Paris ne doit point décider de celui de la nation. Ne fut-ce que pour protester contre cette tyrannie injuste d'une seule ville contre tout un peuple, nous ne devons pas souscrire à ce nouveau caprice. En théorie, d'ailleurs, nous pouvons continuer la guerre non sans succès, à la condition toutefois qu'elle sera menée d'une manière plus intelligente et plus militaire.

FOLLARD.

## ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE GARIBALDI.

Général en chef : Joseph GARIBALDI.

Etat-major : Lohja et Bordone.

1<sup>re</sup> Brigade. — Général Bossak-Hauke.

Etat-major : Paul Richard.

42<sup>e</sup> régiment de marche (Aveyron) : Guillaume.

4<sup>e</sup> bataillon des Alpes-Maritimes : Bruneau.

Eclaireurs de Gray : Neveux.

Eclaireurs égyptiens : Penazzi.

Francs-tireurs du Sud : Gent.

2<sup>me</sup> Brigade. — Commandant : Delpech.

Etat-major : Jolivet.

1<sup>er</sup> bataillon de gardes mobiles : Braconnier.

1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons de l'Egalité : Gauthier et Raymond.

Guérilla marseillaise : Bosquet.

Guérilla d'Orient : De Sauley.

Eclaireurs de la brigade : Corso.

3<sup>e</sup> Brigade. — Commandant : Menotti Garibaldi.

Etat-major : Sant-Ambrogio.

2<sup>e</sup> bataillon des Alpes-Maritimes : Monic.

4<sup>e</sup> bataillon des Hautes-Alpes : Barthélemy.

4<sup>e</sup> bataillon des Basses-Pyrénées : Hiriart.

Légion des volontaires italiens : Tanara.

Chasseurs des Alpes-Maritimes : Ravelli.

Francs-tireurs unis : Loste.

Francs-tireurs d'Oran : Cruchy.

Francs-tireurs de la Franche-Comté : Ordinaire.

4<sup>e</sup> Brigade. — Commandant : Ricciotti Garibaldi.

Bataillon Nicolai : Nicolai.

Eclaireurs de l'Allier : Prieur.

Chasseurs savoisiens : Michard.

Francs-tireurs de l'Aveyron : Rodat.

Chasseurs du Dauphiné : Rostering.

Eclaireurs du Doubs : Begoy.

Francs-tireurs de la Côte-d'Or : Godillot.

Francs-tireurs de Dôle : Habert.

Chasseurs du Mont-Blanc : Tappez.

Francs-tireurs de la Croix de Nice : Nivon.

Francs-tireurs de Toulouse : Grzybowski.

Francs-tireurs des Vosges : Welker.

Une compagnie du Gers : Duluc.

Chasseurs de la Loire : Laberge.

Artillerie. — Commandant en chef : Ollivier.

Commandant de batteries : Dijon.

2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> batteries de la Charente-inférieure. — Commandants :

Séuné et Ranson.

Batterie de montagnes : Polin.

Cavalerie.

Chasseurs à cheval : Marie.

Escadron des guides : Varlati.

Volontaires à cheval de Châtillon, Eclaireurs du Rhône : Massonery.

Corps détachés.

Francs-tireurs de la mort : Silvestro.

Compagnie de la Revanche : Verdan.

Bataillon des enfants perdus de Paris : Delosme.

Carabiniers de Gènes : Razetto.

Compagnie espagnole : Garcia.

Compagnie franco-espagnole : Artigala.

Francs-tireurs du Gard et d'Alsace : Braune.

Francs-tireurs Garibaldiens : Eudétine.

Corps spéciaux.

Génie : Sartori.

Pontonniers du Rhône : Kaufmann.

Trains des équipages : Cerrato.

Équipement et munitions : Lions et Repoir.

Intendance : Beaumès.

Justice militaire : Magnien.

Prévot : Bardinal.

Commandant de place : De May.

Ambulance : Margaillon.

Dépôt de recrutement : Gœury.

## LA BÊTE.

Nous avons été témoins, mardi, d'une scène ignoble qui nous a rappelé l'arrestation du général Mazure et le meurtre du commandant Arnaud.

Quatre Prussiens de la 4<sup>e</sup> ambulance du 2<sup>e</sup> corps, faits prisonniers devant Dijon, traversaient la ville au milieu des huées d'une populace ivre de fureur. Un détachement et quatre cavaliers de la garde nationale avaient quelque peine à garantir les étrangers contre cette foule insensée, qui, des menaces paraissait disposée à passer aux voies de fait. Les sifflets, les cris de « Au Rhône ! A mort les Prussiens ! » n'ont cessé de se faire entendre tout le long du parcours.

La scène avait commencé dans la rue de Lyon, où un individu avait même jeté un seau d'eau aux prisonniers, et où un autre demandait un fusil pour tuer les Prussiens, disait-il. Nous regrettons que l'on ne l'ait pas pris au mot et qu'on ne lui ait pas immédiatement donné un fusil pour aller tuer les Prussiens... à Dijon.

Ce qu'il n'y avait pas de moins humiliant pour nous dans cette scène, c'était l'attitude de ces étrangers, qui restaient impassibles et dignes et semblaient même ne pas entendre les hurlements qui les accompagnaient. L'un d'eux s'entretenait paisiblement avec le sous-officier de l'escorte. Tout semblait s'être réuni pour donner une idée désavantageuse de nous et favorable à l'ennemi. Il n'y avait pas jusqu'à l'aspect physique de ces hommes qui ne fut à leur avantage : grands, bien faits, d'une tournure distinguée, ils faisaient un étrange contraste avec la foule qui les insultait et où l'on semblait avoir réuni à plaisir les échantillons les plus chétifs et les plus disgraciés que l'on ait pu trouver dans notre population. L'un de ces hommes surtout, dont la tête était admirable, dominait de toute sa haute taille ceux qui l'environnaient et semblait être là exprès pour établir un triste parallèle entre notre race et le sang allemand.

Par une circonstance plus fatale encore, le chef de ces prisonniers venait de laisser entre les mains du commandant de la garde nationale quelques mots dans lesquels il le remerciait, en des termes chaleureux, de l'accueil qu'il leur avait été fait ! Quel acte d'accusation que ces lignes si quelque malheur était arrivé à ces hommes, qui par leur caractère, dont il portaient les insignes, et par leur condition de prisonniers sont chose sacrée chez tous les peuples civilisés.

Maintenant à qui la responsabilité de cette scène déplorable ? Au peuple ? Non. Le peuple n'a pas de tels instincts. La faute en est à cette presse qui ne cesse depuis quelque temps d'exciter tous les mauvais penchants, de réveiller tous les instinct brutaux, de prêcher l'assassinat, sous prétexte de patriotisme.

Voilà les fruits de tous ces mensonges de commande, de toutes ces colères à froid, dont certains journaux alimentent leurs lecteurs abêtis. Ce système pousse, paraît-il, à la vente ; il produit d'excellentes recettes : nous n'en disconvenons pas, mais dire qu'un honnête homme puisse l'approuver, prétendre que cela profite à la défense du pays, nous ne l'admettons jamais, et nous soutiendrons toujours énergiquement le contraire.

La guerre, grâce à ces excitations malsaines, a pris des deux côtés un caractère de sauvagerie dont il nous répugne de citer des exemples. Nous n'avons pas be-

soin de dire si l'humanité a lieu d'en gémir et si l'on doit cesser d'être homme en devenant patriote. Mais ce que nous devons proclamer hautement, c'est que, à titre même de patriote et dans l'intérêt de la défense nationale, on doit condamner de semblables égarements.

Quand des écrivains font appel à l'empoisonnement et à l'assassinat, ils oublient que près de 400,000 Français sont en otages entre les mains de l'ennemi. Que serait-il arrivé si ces quatre étrangers avaient été les victimes de la foule; et que dirions-nous si les Allemands nous menaçaient de représailles sur nos compatriotes? Il est possible que ces Messieurs du *Petit Journal* et d'autres feuilles de même farine s'inquiètent beaucoup plus de leurs opérations politiques ou financières que du sort de nos prisonniers; mais nous, qui avons en Allemagne des parents et des amis dont la destinée nous touche et nous préoccupe, nous condamnons toujours des provocations sanguinaires dont ils pourraient ressentir le contre-coup.

Et quant à l'influence de ces excitations sur les succès des opérations militaires, nous répéterons ce que nous avons déjà dit, que faire la guerre avec fureur c'est se préparer des défaites certaines et inévitables. Pour vaincre, il faut lutter avec calme et avec sang-froid; la guerre est une affaire d'intelligence et non de colère. Le fanatisme, la rage, le nombre, le courage même, ont toujours succombé devant la froide discipline et l'intrépidité habilement conduite. L'histoire est là pour le prouver. Les nations qui n'ont combattu qu'avec leur patriotisme, leur amour de l'indépendance et leur multitude, ont toujours succombé. Qu'est-ce, en effet, autre chose que ces levées en masse, ces populations entraînées en masse par la fureur ou l'enthousiasme? Qu'est-ce autre chose sinon un animal furieux, mais dont l'intelligence de l'homme vient toujours à bout. Tel est le taureau dans l'arène; il est fort à écraser dix de ces adversaires sous le choc de son front puissant, il est brave à ne reculer devant aucun danger ni devant aucun ennemi, il est belliqueux et ne demande qu'à exercer sa force, et quand le danger le surexcite il renverserait devant lui par l'impétuosité de ses mouvements et de ses attaques des centaines d'hommes épouvantés. Et cependant un seul de ces hommes, frère, mince, qu'un seul coup de l'animal suffirait à écraser, l'attaque, combat avec lui, l'excite, le lasse, déjoue tous ses efforts, rit de toutes ses fureurs, et finit d'un seul coup presque imperceptible par le jeter comme une masse inerte sur le sable ensanglanté.

Telle va devenir la France, la grande et intelligente nation, si elle continue à se laisser enivrer par le langage furibond et stupide de quelques hommes cupides et insensés. Elle ne sera bientôt plus un peuple qui combat pour son honneur et sa liberté, mais une bête qui se débat instinctivement et sans succès contre un danger qu'elle voit mais qu'elle ne comprend pas.

Nous avons, hélas! déjà fait les premiers pas dans cette voie fatale et nous en recueillons les premiers fruits. Il faut à tout prix nous en arracher quand il en est temps encore. Oui, il faut combattre, oui, il faut lutter jusqu'à la fin, mais il faut combattre pour vaincre, et pour vaincre, il faut faire la guerre en soldats et non en cannibales.

DÉMOPHILE.

## LE PATRIOTISME POPULAIRE.

On nous a reproché ce que l'on n'a pas craint d'appeler notre partialité pour le peuple. Nous ne nous défendons pas d'une sympathie profonde envers les masses populaires; c'est chez nous un vieux sentiment qui ne fait que s'accroître en raison même de ses déboires. Oui, nous aimons le peuple, à cause des généreux instincts qui font la base de son caractère, nous l'aimons aussi en raison de ce sentiment qui attire vers tout ce qui est faible, souffrant et malheureux. Tous les défauts du peuple lui viennent de ce qu'il est ignorant, de ce qu'il souffre sans connaître son mal, et son malheur s'accroît de ce qu'il est livré à la merci d'une cupidité hideuse, de médiocrités avides de pouvoir, qui exploitent jusqu'à la misère et jusqu'au sang sa simplicité et son ignorance.

Voilà pourquoi nous aimons le peuple et que nous serons toujours prêts à excuser ses fautes et ses égarements, en même temps que nous combattons sans trêve et sans merci les misérables qui le poussent aux excès et à l'abîme.

Nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques lignes qui montrent que le peuple est bien tel que nous le dépeignons, et qui manifestent en lui des sentiments de patriotisme exalté jusqu'à l'égarement, comme l'est toujours le peuple et en toutes choses.

L'une de ces lettres nous vient de M. Noël; nous ne le connaissons pas et sa condition sociale est peut-être au dessus de la condition populaire; mais il appartient certainement au peuple par son caractère et ses sentiments. On se rappelle que nous l'avons tant soit peu raillé sur ses plans de défense nationale. Il nous répond avec une simplicité et une bonhomie charmante, que loin d'être fâché, il nous remercie d'avoir donné quelque publicité à ses idées. Depuis la guerre, il est poursuivi par une préoccupation fixe qui l'obsède; le spectacle de la France écrasée et vaincue ne lui laissait aucun repos. « Quoique passablement fatigué, nous écrit-il, je courrais, j'allais, je venais, il me semblait que je n'arriverais jamais à temps. Ah! l'idée de mon pays aux mains de l'ennemi, me désolait et je cherchais et essayais de dire de mon mieux ce que je croyais utile. Il me semblait, dans la folie de ma bonne volonté, facile de sauver la France. Il suffisait, à mon avis, de tout classer, car elle possède tous les trésors: hommes, argent, intelligence... »

Tel est le sentiment qui a poussé M. Noël, et s'il est permis de sourire de ses rêveries, on ne peut qu'admirer son zèle; sans admettre ses étendards explosibles, ni ses soldats lumineux, il y avait néanmoins quelque chose à glaner dans cette moisson d'une imagination exubérante, où les idées les plus disparates ont germé avec une rapidité et une surabondance qui étonne. Dans un Etat, rien n'est à négliger. Le talent de celui qui gouverne est de savoir tout utiliser et de savoir discerner l'ambitieux vulgaire et incapable du patriote sincère et dévoué.

La seconde lettre est plus étrange encore. Ecrite au nom de toutes les *Dames lyonnaises*, elle propose la levée, même des hommes mariés. « Nous enverrons tous nos maris, non-seulement jusqu'à 40 ans, mais jusqu'à 60, tous ceux qui pourront porter les armes. Ils n'ont pas besoin d'attendre d'être équipés, il leur faut simplement une capote pour les tenir chauds et un képi pour faire voir qu'ils sont Français. Mais que l'on ne nous donne pas des traitres pour les commander; car c'est bien terrible à dire pour nous, mais il n'y a plus de Français, rien que des traitres, et toutes nos victoires, nous les devons à Garibaldi! »

Ce passage n'est-il pas la confirmation formelle de ce que nous ne cessons de répéter au sujet de la mauvaise impulsion donnée à l'esprit public. Tout le reste de la lettre est sur le même ton. Il y respire un sentiment extraordinaire, à la fois de crainte pusillanime et de résolution énergique; c'est bien le peuple tout entier, comme nous avons appris à le connaître. Tout autre eût jeté la missive au panier; pour nous, elle est une pièce importante à l'appui de la cause que nous plaçons.

Nous possédons toutes les ressources pour vaincre: richesse matérielle, force morale de la nation. Seulement, il eût fallu que ceux qui avaient assumé la tâche de sauver le pays, eussent pris la peine d'en connaître les ressources et eussent su les utiliser. La France est un admirable instrument dont les ressorts sont encore intacts, quoique dispersés; il suffirait, comme nous l'écrivait M. Noël, de trouver une intelligence pour les rassembler et les classer, et une main pour les faire agir.

ALÉTHÈS.

## MITRAILLEUSES.

Un de nos compatriotes, M. Antonin Dubost, vient d'être nommé préfet de l'Orne. On se demandait, l'autre jour, quels pouvaient être ses titres à de si hautes fonctions: il est ignorant, incapable, il n'a pas même un talent secondaire d'orateur ou d'écrivain, il ne peut pas seulement alléguer des services rendus à la cause républicaine.

Pourquoi donc enfin une telle fonction accordée à cet homme nouveau?

Nous sommes parvenus à découvrir les titres de M. Antonin Dubost à cette faveur; il a l'âge d'être incorporé dans les bataillons mobilisés et ne peut faire valoir aucun cas d'exemption.

Le bruit court que l'administration départementale ferait des tentatives pour obtenir que les vieillards de nos hospices soient transférés à la campagne et remplacés par des blessés. En tout temps, ce transfert serait une cruauté envers ces malheureux pour qui habiter la ville natale est la dernière et l'unique joie, mais dans les circonstances actuelles ce serait une folie.

Si la place manque, pourquoi ne construirait-on pas

des baraques pour les blessés, à l'imitation de celles qui ont été élevées en Allemagne, et notamment à Leipzig et à Berlin? Nous avons donné les plans et les figures de ces dernières dans notre 10<sup>e</sup> numéro, et nous sommes bien aise de rappeler à cette occasion à nos administrations que ce n'est pas faute d'espace, mais par mesure hygiénique, que ce système d'hospitaux a été adopté à l'étranger.

Ces baraquements à la fois chauds, aérés et sains, donnent des résultats excellents. Et tandis qu'à Paris, comme nous l'apprenons par la lettre d'un médecin, il règne une mortalité effrayante dans les grandes ambulances, qu'à Lyon elle est également très-élevée, en Allemagne elle se maintient à une moyenne bien inférieure.

Il n'y a donc pas à hésiter; la chose, ce semble, vaut bien la peine qu'on y avise. Et, pour preuve que ces critiques ne viennent pas d'un vain désir de blâmer, nous offrons de communiquer à l'administration, au sujet de la construction et de l'aménagement de ces ambulances, des dessins et des détails beaucoup plus nombreux qu'il ne nous a été possible d'en donner dans notre petite feuille. Nous verrons bien jusqu'où va le souci de ces Messieurs pour le bien-être et la vie de nos pauvres soldats.

Quant à M. Challemel-Lacour, lui, il est excusable d'ignorer, comme il le fait, tout ce qui se fait et tout ce qui se dit, il ne sort que dans les occasions solennelles. Semblable aux souverains de l'Asie, il cache Sa Majesté Préfectorale au fond de son palais et se garde bien d'exposer aux souillures de la rue, la pourpre et l'hermine de ses Pleins Pouvoirs.

LÉGIION.

## Correspondance.

M. Louis F... — Il faut que nous venions en aide à votre embarras. Vous saurez donc que les canons n'étant pas connus dans l'antiquité, les modernes leur appliquèrent le nom de *tormentum*, qui veut dire machine à lancer des projectiles, et qui vient du mot *torqueo*, je tords, parce que les ressorts des anciennes balistes se composaient de cordes tordues. *Tormentum*, machine de guerre, est le sens propre de ce mot, et, celui de torture, tourment, n'en est que le sens dérivé. Dans son sens propre, il a été employé par les auteurs de la bonne époque, Hirtius, Silius-Italicus, Tite-Live, César, Cicéron, dans les *Tusculanes* et les *Philippiques*, comme vous pourrez le vérifier. L'application de ce terme aux machines de guerre modernes, qui remplacent les balistes, est donc suffisamment justifiée. Vous voyez ainsi que l'on ne sait pas tout, même après avoir conquis son brevet de bachelier-ès-lettres, et lorsque l'on suit les doctes leçons de maître Rougier.

M. B... d. à Mâcon. — Notre envoi et votre réclamation ont dû se croiser en route.

Un anonyme. — Nous ne confondons pas les fautes typographiques et les erreurs d'ignorance. Il serait ridicule de critiquer les premières. Nous-mêmes n'y échappons pas. Nous avons par exemple, dans notre dernier bulletin militaire, des noms de lieu défigurés et une phrase qui n'est pas française. — Vos appréciations sur le journal le *Gafron* sont aussi fausses que malveillantes. Quant à vous, malgré le soin que prenez de vous dissimuler, nous savons bien que vous appartenez à cette secte égoïste et lâche qui, en politique, ne voit que ses intérêts et s'est toujours montrée l'ennemie de la liberté aussi bien que de l'autorité, de la monarchie et de la république, en un mot de tout ce qui est honnête, désintéressé, loyal et sincère.

Toutes les dames lyonnaises. — Mais une autre dame vient de nous écrire, au contraire, qu'elle préférerait recevoir les Prussiens plutôt que de voir partir son mari. Le moyen de vous accorder, s. v. p.?

M. le V<sup>e</sup> de C., au Vernay. — Nous vous envoyons les numéros demandés. Nous aurons encore l'occasion de parler de Belfort. Nous devons également vous faire remarquer que notre plan du n<sup>o</sup> 7 représente la place telle qu'elle fut construite par Vauban; depuis lors, outre les forts détachés, qui lui ont été adjoints, elle a subi quelques modifications. Ainsi, la Savoureuse ne traverse plus la ville. D'autre part, le chemin de fer est un peu plus éloigné que nous ne l'avons indiqué. Ces erreurs et omissions sont d'ailleurs rectifiées dans la carte de notre numéro 24, et notre excuse est dans la précipitation du travail et dans l'absence de tout plan moderne de Belfort.

M. A. C., à Neuvelles. — Nous ajoutons à notre envoi le numéro 17-18. Quant au prix de l'abonnement, il est mentionné dans un avis du dernier numéro.

M. N... I. — M. Tournier ne nous a remis aucune des lettres que vous nous aviez adressées par son entremise et que vous nous signalez. Toutes vos communications nous intéressent. Veuillez excuser nos critiques.

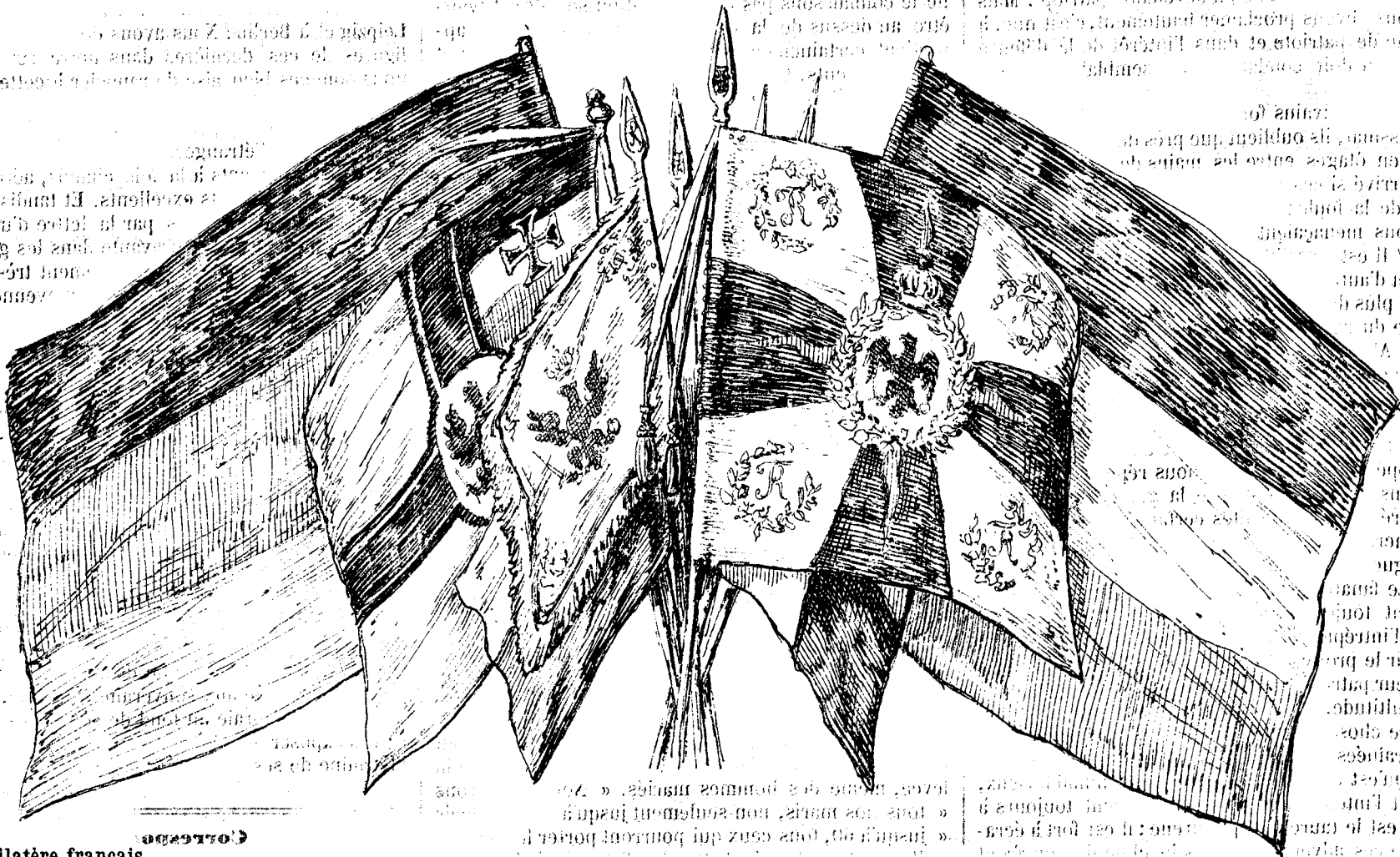
## AVIS

Malgré le soin que nous prenons de dépasser dans notre tirage le chiffre de la vente pour réserver des exemplaires aux collectionneurs, ils s'épuisent rapidement. Nous sommes, par exemple, forcés d'augmenter le prix des numéros 20 et 24, presque complètement épuisés.

Le Gérant, VIBERT.

Lyon. — Imp. C. Guichard, place de Lyon, 40.





### Le Quadrilatère français et la bataille de Saint-Quentin.

L'influence de M. Gambetta sur les opérations militaires s'est fait sentir sur tous les points du théâtre de la guerre, mais plus particulièrement sur celles de l'armée du Nord. Le général Faidherbe ne s'est point contenté de signer aveuglément les proclamations étranges que lui dictait le ministre de la guerre, il a suivi avec une égale docilité les plans de campagne qu'il lui imposait. Après le combat de Pont-Noyelles et l'affaire de Bapaume, il devenait évident que le général devait se tenir sur la défensive pendant quelque temps encore, et le théâtre où il opérât lui commandait d'adopter ce parti, qui permettait de tenir longtemps en échec l'armée ennemie et de se préparer ainsi, sans danger, à la vaincre au moment propice. Lille, objectif principal de l'ennemi, est, en effet, couvert par un ensemble de places fortes qui ne permettent pas de l'aborder facilement. Les Prussiens, établis entre Saint-Quentin et Amiens, ne pouvaient se porter en avant sans se trouver en présence de ce réseau de pierre qui rappelle, à beaucoup d'égards, le célèbre quadrilatère italien. Bapaume, Arras, Douai et Cambrai, forment, en effet, un carré fortifié que traversent les routes d'Amiens et de Saint-Quentin à Lille. En y joignant les deux autres places de Béthune et de Valenciennes, on a une masse triangulaire qui oppose une formidable barrière à une attaque dirigée contre la capitale de la Flandre. Si donc Faidherbe s'était maintenu dans ces lignes importantes, le général Goeben n'aurait pu se porter en avant sans s'exposer à un échec. Le général français, libre de ses mouvements, aurait pu opérer une concentration rapide et frapper l'ennemi sur le point qu'il aurait choisi, et l'armée allemande aurait inévitablement subi le sort des Italiens en 1866.

Si Faidherbe (ou le ministre de la guerre), avait étudié cette courte et intéressante campagne qui a illustré l'archiduc Albert, il aurait compris tout l'avantage d'une semblable tactique et prévu, au contraire, le danger dans lequel il est tombé. Faidherbe, en effet, a commis absolument la même faute, il a mérité le même échec qu'il devait infliger à ses adversaires, Marchant de Bapaume dans la direction de Saint-Quentin, il rencontra à Templeux et à Vermand les détachements prussiens qui se replièrent et se dérobèrent à son approche. La route lui sembla définitivement ouverte; mais pendant qu'il s'avancait ainsi le général Goeben avait opéré un quart de conversion et s'était rabattu en avant de la Somme, au sud de Péronne, et lorsque les colonnes françaises arrivèrent à sa hauteur, il les attaqua vivement par leur flanc droit et les rejeta en désordre sur Saint-Quentin,

### LES DRAPEAUX PRUSSIENS & LES COULEURS ALLEMANDES.



hors de leur ligne d'opérations. Le résultat de cette affaire, sans compter la désorganisation de l'armée du Nord, fut tel que l'ennemi se trouva plus rapproché que nous-mêmes des places qui servaient de point d'appui à notre marche. Aussi, il n'est pas étonnant que l'on ait appris l'attaque immédiate de Cambrai et la marche de l'ennemi sur Arras, avant même que nos troupes eussent achevé de se réfugier dans nos forteresses. C'est ainsi qu'en une seule journée nous perdîmes plus qu'en plusieurs semaines d'une campagne stratégique, même infructueuse, dans les données que nous avons préconisées. La petite carte ci-jointe fera comprendre cet aperçu et justifiera, sans doute, aux yeux de nos lecteurs, le plan de campagne, que nous aurions voulu voir adopté par le général Faidherbe.

### Les drapeaux prussiens & les couleurs nationales de l'Allemagne.

La prise d'un drapeau prussien par la brigade Ricciotti donne de l'actualité au dessin que nous publions. Nous y avons groupé les étendards prussiens, dont les couleurs sont blanc et noir. Outre ces drapeaux, dont nos croquis nous dispensent de toute description, les Prussiens ont des guidons composés de pièces d'étoffe blanche et noire combinées entre elles de diverses manières, soit en deux pièces, soit en quatre, etc. On en distingue deux dans notre croquis; à gauche on distingue également un pavillon blanc à croix noire, chargé au centre d'un ovale à l'aigle prussienne. L'un des angles de la croix est partagé en trois bandes horizontales noire, blanche et rouge, et portant au centre la silhouette de la célèbre croix de fer. Ce pavillon est celui de la marine de la Confédération allemande du Nord et ces trois couleurs sont celles de l'Allemagne unifiée sous le sceptre prussien. En effet, outre les étendards de chaque Etat, l'Allemagne, comme la Suisse, a un drapeau national. Jusqu'en 1866, ces couleurs étaient noire, rouge et jaune, disposées comme l'indique le grand étendard à gauche de notre trophée.

Ces couleurs étaient celles adoptées par la maison d'Autriche, et depuis la malheureuse guerre dont nous ressentons le contre-coup, on a substitué l'argent des armoiries prussiennes à l'or des armes de l'ancien empire germanique. Néanmoins, les vieilles sympathies de la majorité de l'Allemagne, sont encore pour l'ancien drapeau. Ce sera à nous, si nous sommes habiles, de favoriser ces sympathies que la raideur prussienne ne tardera certainement pas de ranimer un de ces jours. Là est pour nous l'espoir de reprendre notre rang, et pour l'Allemagne le gage d'une unité vraiment féconde et libérale.